

Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire I - ÉCRITS TECHNIQUES Version AFI / Leçon XII 31 mars 1954

Vous avez, au passage, une petite citation d'Henri Heine, dans les *Schöpfungslieder*, extrait des *Neue Gedichte*, recueillis, en général, avec les *Lieder*. C'est un très curieux petit groupe de sept poèmes où il s'agit d'une sorte de très curieuses... faites au Créateur. Et, à travers l'ironie, l'humour de ce poème, il apparaît évidemment beaucoup de choses qui touchent à notre psychologie de la *Bildung*. Ils nous montrent que Dieu fait un certain nombre de choses en double, et en particulier...

J'ai créé pour moi, pour ma louange et ma gloire, Les hommes, les lions, les bœufs, le soleil; cependant, étoiles, veaux, chats, singes, je les ai créés pour mon propre ravisement.

Véritablement intéressants, les singes, ceux-là, il les appelle pour son propre plaisir... Dans un paragraphe précédent, le diable, fort aimablement, dit qu'il essaie de s'imiter lui-même! Ces choses sont écrites en 1839, avant la parution de *L'Origine des espèces*, et on peut encore parler très librement du singe comme d'une fantaisie de Dieu. Mais cette sorte de jeu auquel il se livre est tout de même assez profondément... va assez loin.¹

Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire II LE MOI DANS LA THÉORIE DE FREUD ET DANS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE Version Seuil Miller / XI, 16 février 1955

Cela emporte la question de ce que nous appelons le surmoi. Je vous parle du discours interrompu. Eh bien, une des formes les plus saisissantes du discours interrompu, c'est la loi en tant qu'elle est incomprise. Par définition, nul n'est censé ignorer la loi, mais elle est toujours incomprise, car nul ne la saisit dans son entier. Le primitif qui est pris dans les lois de la parenté, de l'alliance, de l'échange des femmes,

n'a jamais, même s'il est très savant, une vue totale de ce qui le saisit dans cet ensemble de la loi. Ce qui est censure a toujours rapport avec ce qui, dans le discours, se rapporte à la loi en tant qu'incomprise. Cela vous paraîtra un peu élevé, je vais tâcher de l'illustrer.

Il y a un petit livre pornographique qui a été écrit par un nom éminent de la littérature, actuellement membre de l'Académie Goncourt, Raymond Queneau. Dans ce livre, un des plus ravissants qu'on puisse lire, une jeune dactylographe, qui va être prise dans la révolution irlandaise et dans des mésaventures très scabreuses, fait, alors qu'elle est enfarinée dans les cabinets, une découverte en tout point semblable à celle du père Karamazov.

Comme vous le savez, son fils Ivan conduit celui-ci dans les avenues audacieuses où s'engage la pensée d'un homme cultivé, et en particulier, dit-il, si Dieu n'existe pas... -Si Dieu n'existe pas, dit le père, alors tout est permis. Notion évidemment naïve, car nous savons bien, nous analystes, que si Dieu n'existe pas, alors rien n'est plus permis du tout. Les névrosés nous le démontrent tous les jours.

**Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire II LE MOI DANS LA THÉORIE DE FREUD ET DANS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE Version AFI / Leçon XI
16 février 1955**

Il faut que nous nous fassions une certaine idée du Surmoi ou de la censure. De quoi s'agit-il? Je vous parle souvent du discours interrompu. Nous n'en étions que là. Mais il a un corrélatif beaucoup plus essentiel, à ce niveau, où se situe le discours fondamental humain, c'est la loi. Une des formes les plus saisissantes du discours interrompu, c'est la loi, en tant qu'elle est incomprise. Par définition, nul n'est censé ignorer la loi, mais elle est toujours incomprise, car nul ne la saisit dans son entier. Le

primitif qui est pris dans les lois de la paren-té, de l'alliance, du rythme de la circulation, de l'échange des femmes, même s'il est très savant, n'a pas en tout cas une vue totale de ce qui le saisit dans cet ensemble de la loi. Ce qui est censure est toujours quelque chose qui a rapport avec quelque chose qui, dans le discours, se rapporte à la loi en tant qu'elle est incomprise.

Ceci peut vous paraître un peu élevé. Je vais tâcher de l'illustrer. Il a un petit livre éminemment pornographique, qui a été écrit par un nom éminent de la littérature, membre de l'académie Goncourt actuellement. Il s'agit de Raymond Queneau. Je ne sais plus sous quel titre emprunté il a fait paraître ce petit livre charmant. Dans ce livre, un des plus ravissants qu'on puisse lire, il a une très jolie formule. Une jeune dactylographe, qui va être prise dans la révolution irlandaise, à qui il va arriver toutes sortes de mésaventures très sca-breuses, alors qu'elle est enfermée dans les cabinets, fait une découverte, en tout semblable à celle d'Ivan Karamazov. Comme vous le savez, le père d'Ivan Karamazov, quand Ivan Karamazov le fait apparaître dans les avenues auda-cieuses où s'engage la pensée d'un homme cultivé, et en particulier « Si Dieu n'existe pas...». Et alors «Si Dieu n'existe pas», dit le père, «Alors tout est per-mis », notion évidemment naïve, car nous savons bien, nous analystes, que si Dieu n'existe pas, alors, rien n'est plus permis du tout. Les névrosés nous le démontrent tous les jours. Mais la dactylographe, enfermée dans les cabinets, fait une découverte beaucoup plus impressionnante pour un sujet de Sa Majesté. Il vient d'arriver un événement perturbant dans le maintien de l'ordre à Dublin. Cela lui donne quelque doute. Et cette sorte de doute aboutit à la formule sui-vante : « Si le Roi d'Angleterre est un con... alors tout est permis». Et toute l'aventure de la dactylo, à partir de ce moment là, elle est aidée par les événe-ments, montre qu'elle ne se refuse plus rien. Le titre doit être On est

toujours trop bon avec les femmes.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / PAS-TOUT 1955/1956 / 1956-08-15 La lettre volée

Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le « projet2(1) » où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ , prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de *retrouver l'objet foncièrement perdu*.

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition, dont Kierkegaard nous a instruit, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en **ravissant** à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant.

C'est ainsi que nous nous sommes senti mis en demeure d'exercer véritablement nos auditeurs à la notion de la remémoration qu'implique l'œuvre de Freud : ceci dans la considération trop éprouvée qu'à la laisser implicite, les données mêmes de l'analyse flottent dans l'air.

C'est parce que Freud ne cède pas sur l'original de son expérience que nous le voyons contraint d'y évoquer un élément qui ⁽³⁾la gouverne d'au-delà de la vie – et qu'il appelle l'instinct de mort.

L'ascendant que le ministre tire de la situation ne tient donc pas à la lettre, mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue. Et aussi bien les propos du

Préfet nous le présentent-ils comme quelqu'un à tout oser, *who dares all things*, et l'on commente significativement : *those unbecoming as well as those becoming a man*, ce qui veut dire : ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme, et ce dont Baudelaire laisse échapper la pointe en le traduisant : ce qui est indigne d'un homme aussi bien que ce qui est digne de lui. Car dans sa forme originale, l'appréciation est beaucoup plus appropriée à ce qui intéresse une femme.

Ceci laisse apparaître la portée imaginaire de ce personnage, c'est-à-dire la relation narcissique où se trouve engagé le ministre, cette fois certainement à son insu. Elle est indiquée aussi dans le texte anglais, dès la deuxième page, par une remarque du narrateur dont la forme est savoureuse : « L'ascendant, nous dit-il, qu'a pris le ministre, dépendrait de la connaissance qu'a le ravisseur de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur », textuellement : *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber*. Termes dont l'auteur souligne l'importance en les faisant reprendre littéralement par Dupin tout de suite après le récit sur lequel on a enchaîné de la scène du rapt de la lettre. Ici encore on peut dire que Baudelaire flotte en son langage en ⁽³⁷⁾ faisant l'un interroger, l'autre confirmer par ces mots : « Le voleur sait-il?... », puis « le voleur sait... », Quoi ? « que la personne volée connaît son voleur ».

Car ce qui importe au voleur, ce n'est pas seulement que ladite personne sache qui l'a volé, mais bien à qui elle a affaire en fait de voleur ; c'est qu'elle le croie capable de tout, ce qu'il faut entendre : qu'elle lui confère la position qu'il n'est à la mesure de personne d'assumer réellement parce qu'elle est imaginaire, celle du maître absolu.

Telle la lettre volée, comme un immense corps de femme, s'étale dans l'espace du cabinet du ministre, quand y entre Dupin. Mais telle déjà il s'attend à l'y trouver, et il n'a plus, de ses yeux voilés de vertes lunettes, qu'à déshabiller ce grand corps.

Et c'est pourquoi sans avoir eu besoin, non plus et pour cause que l'occasion, d'écouter aux portes du P^r Freud, il ira droit là où gît et gîte ce que ce corps est fait pour cacher, en quelque beau mitan où le regard se glisse, voire à cet endroit dénommé par les séducteurs le château Saint-Ange dans l'innocente illusion où ils s'assurent de tenir de là la Ville. Tenez ! entre les jambages de la cheminée, voici l'objet à portée de la main que le ravisseur n'a plus qu'à tendre... La question de savoir s'il le saisit sur le manteau comme Baudelaire le traduit, ou sous le manteau de la cheminée comme le porte le texte original, peut être abandonnée sans dommage aux inférences de la cuisine.

Si l'efficacité symbolique s'arrêtait là, c'est que la dette symbolique s'y serait éteinte aussi ? Si nous pouvions le croire, nous serions avertis du contraire par deux épisodes qu'on doit d'autant moins tenir pour accessoires qu'ils semblent au premier abord détonner dans l'œuvre.

C'est d'abord l'histoire de la rétribution de Dupin, qui loin d'être un jeu de la fin, s'est annoncée dès le principe par la question fort désinvolte qu'il pose au préfet sur le montant de la récompense qui lui a été promise, et dont, pour être réticent ⁽⁴⁰⁾ sur son chiffre, celui-ci ne songe pas à lui dissimuler l'énormité, revenant même sur son augmentation dans la suite.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / ECRITS 1955-1956 / p 11 - Le séminaire sur «La Lettre volée » (mi-mai, mi- août 1956)

L'ascendant que le ministre tire de la situation ne tient donc pas à la lettre, mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue. Et aussi bien les propos du Préfet nous le présentent-ils comme quelqu'un à tout oser, who does ail things, et l'on commente significativement : those unbecoming as well as those becoming a man ce qui veut dire : ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme, et ce dont

Baudelaire laisse échapper la pointe en le traduisant : ce qui est indigne d'un homme aussi bien que ce qui est digne de lui. Car dans sa forme originale, l'appréciation est beaucoup plus appropriée à ce qui intéresse une femme.

Ceci laisse apparaître la portée imaginaire de ce personnage, c'est-à-dire la relation narcissique où se trouve engagé le ministre, cette fois certainement à son insu. Elle est indiquée aussi dans le texte anglais, dès la deuxième page, par une remarque du narrateur dont la forme est savoureuse : « L'ascendant, nous dit-il, qu'a pris le ministre, dépendrait de la connaissance qu'a le ravisseur de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur », textuellement *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber*. Termes dont l'auteur souligne l'importance en les faisant reprendre littéralement par Dupin tout de suite après le récit sur lequel on a enchaîné de la scène du rapt de la lettre. Ici encore on peut dire que Baudelaire flotte en son langage en faisant l'un interroger, l'autre confirmer par ces mots : « Le voleur sait-il?... », puis « le voleur sait... », Quoi? «que la personne volée connaît son voleur».

Car ce qui importe au voleur, ce n'est pas seulement que ladite personne sache qui l'a volé, mais bien à qui elle a affaire en fait de voleur; c'est qu'elle le croie capable de tout, ce qu'il faut entendre qu'elle lui confère la position qu'il n'est à la mesure de personne d'assumer réellement parce qu'elle est imaginaire, celle du maître absolu.

Telle la lettre volée, comme un immense corps de femme, s'étale dans l'espace du cabinet du ministre, quand y entre Dupin. Mais telle déjà il s'attend à l'y trouver, et il n'a plus, de ses yeux voilés de vertes lunettes, qu'à déshabiller ce grand corps.

Et c'est pourquoi sans avoir eu besoin, non plus et pour cause que l'occasion, d'écouter aux portes du Pr. Freud, il ira droit là où gît et gîte ce que ce corps est fait pour cacher, en quelque beau mitan où le regard se glisse, voire à cet endroit dénommé

par les séducteurs le château Saint-Ange dans l'innocente illusion où ils s'assurent de tenir de là la Ville. Tenez l'entre les jambages de la cheminée, voici l'objet à portée de la main que le ravisseur n'a plus qu'à tendre... La question de savoir s'il le saisit sur le manteau comme Baudelaire le traduit, ou sous le manteau de la cheminée comme le porte le texte original, peut être abandonnée sans dommage aux inférences de la cuisine
1.

Si l'efficacité symbolique s'arrêtait là, c'est que la dette symbolique s'y serait éteinte aussi? Si nous pouvions le croire, nous serions avertis du contraire par deux épisodes qu'on doit d'autant moins tenir pour accessoires qu'ils semblent au premier abord détonner dans l'œuvre.

C'est d'abord l'histoire de la rétribution de Dupin, qui loin d'être un jeu de la fin, s'est annoncée dès le principe par la question fort désinvolte qu'il pose au préfet sur le montant de la récompense qui lui a été promise, et dont, pour être réticent sur son chiffre, celui-ci ne songe pas à lui dissimuler l'énormité, revenant même sur son augmentation dans la suite.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / ECRITS 1955-1956 / p 11 - Le séminaire sur «La Lettre volée» (mi-mai, mi-août 1956) / INTRODUCTION (1956)

I. Il s'agit de l'Entwurf einer Psychologie de 1895 qui contrairement aux fameuses lettres à Fliess auxquelles il est joint, comme il lui était adressé, n'a pas été censuré par ses éditeurs. Certaines fautes dans la lecture du manuscrit que porte l'édition allemande, témoignent même du peu d'attention porté à son sens. Il est clair que nous ne faisons dans ce passage que ponctuer une position, dégagée dans notre séminaire.⁴⁵

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition, dont Kierkegaard

nous a instruits, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en **ravissant** à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant.

C'est ainsi que nous nous sommes senti mis en demeure d'exercer véritablement nos auditeurs à la notion de la remémoration qu'implique l'œuvre de Freud : ceci dans la considération trop éprouvée qu'à la laisser implicite, les données mêmes de l'analyse flottent dans l'air.

C'est parce que Freud ne cède pas sur l'original de son expérience que nous le voyons contraint d'y évoquer un élément qui la gouverne d'au-delà de la vie - et qu'il appelle l'instinct de mort.

**Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire IV- RELATION D'OBJET 56-57
Version AFI / 10 - LEÇON DU 6 FEVRIER 1957**

Il y a trois ans, j'étais sur le point d'annoncer une conférence sur *Le diable amoureux* de Cazotte. il y a peu de choses aussi exemplaires de la plus profonde divination de la dynamique imaginaire que j'essaye de développer devant vous et spécialement aujourd'hui. Je m'en suis souvenu comme d'une illustration majeure qui vient l'accentuer, pour donner le sens de cet être magique au-delà de l'objet auquel peut s'attacher toute une série de fantasmes idéalisants.

Il s'agit d'un conte qui commence à Naples, dans une caverne où l'auteur se livre à l'évocation du diable, qui ne manque pas, après les formalités d'usage d'apparaître

sous la forme d'une formidable tête de chameau pourvue tout spécialement de grandes oreilles, et il lui dit avec la voix la plus caverneuse qui soit : « *Que veux tu ?* », **Che vuoi ?** Je crois que cette interrogation fondamentale est bien ce qui nous donne de la façon la plus saisissante la fonction du Surmoi. Mais l'intérêt n'est pas que cette image du Surmoi trouve ici une illustration -131- saisissante, c'est de voir que c'est le même être qui est supposé se transformer immédiatement une fois le pacte conclu, en un petit chien qui, par une transition qui ne surprend personne, devient un **ravissant** jeune homme, puis une ravissante jeune fille, les deux d'ailleurs ne cessant pas jusqu'à la fin de s'entremêler dans une ambiguïté parfaite et de devenir pour un temps pour celui qui est le narrateur de la nouvelle la source surprenante de toutes les félicités, de l'accomplissement de tous les désirs, de la satisfaction à proprement parler magique de tout ce qu'il peut souhaiter. Le tout cependant dans une atmosphère de fantasme, d'irréalité dangereuse, de menace permanente qui ne manque pas de donner son accent à son entourage, et se résolvant à la fin à la façon d'un immense mirage dans une rupture catastrophique de cette course de plus en plus accélérée et folle, qui représente la relation avec le personnage aimé qui a un nom significatif, mais dont je ne me souviens pas. Tout ceci se termine par une sorte de dissipation catastrophique du mirage au moment où le sujet retourne au château de sa mère, comme il convient

Un autre roman, de Latouche, *Fragoletta*, présente un curieux personnage nettement transvestiste, puisque jusqu'au bout et sans que rien ne soit finalement mis à jour, si ce n'est pour le lecteur, il s'agit d'une fille qui est un garçon et qui joue un rôle fonctionnellement analogue à celui que je viens de décrire pour être ce type *mignon*, avec des détails et des raffinements qui aboutissent à un duel au cours duquel le héros du roman lui-même tue le personnage de Fragoletta qui à ce moment là se présente à

lui comme garçon, sans qu'il la reconnaisse et montrant bien là l'équivalence d'un certain objet féminin avec l'autre en tant que rival, le même autre qui est celui dont il s'agit quand Hamlet tue le personnage du frère d'Ophélie.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / ECRITS 1959-1960 / p 793 - Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien (20-09-1960)

Car c'est là le sens sur lequel on n'insiste pas, de cet écart dont Freud procède à l'endroit des états hypnoïdes, quand il s'agit d'en expliquer même seulement les phénomènes de l'hystérie. C'est là le fait énorme : qu'il y préfère le discours de l'hystérique. -795-

Ce que nous avons appelé « moments féconds » dans notre repérage de la connaissance paranoïaque, n'est pas une référence freudienne.

Nous avons quelque mal à faire entendre dans un milieu infatué du plus incroyable illogisme ce que comporte d'interroger l'inconscient comme nous le faisons, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il donne une réponse qui ne soit pas de l'ordre du ravissement, ou de la mise au sol, mais plutôt qu'« il dise pourquoi ».

Si nous conduisons le sujet quelque part, c'est à un déchiffrement qui suppose déjà dans l'inconscient cette sorte de logique où se reconnaît par exemple une voix interrogative, voire le cheminement d'une argumentation.

Toute la tradition psychanalytique est là pour soutenir que la nôtre ne saurait y intervenir qu'à y entrer au bon endroit, et qu'à anticiper sur elle, elle n'en obtient que la fermeture.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / PAS-TOUT 1961/1962 / 1962-09-00 Kant avec Sade Version publiée dans Critique

Ce fantasme a une structure qu'on retrouvera plus loin et où l'objet n'est qu'un des termes où peut s'éteindre la quête qu'il figure. La jouissance s'y pétrifie, fétiche noir, où se reconnaît la forme bel et bien offerte en tel temps et lieu, et de nos jours encore, pour qu'on y adore la Présence de Dieu.

C'est ce qu'il advient du ravisseur dans l'expérience sadique, quand son mouvement à la limite se résume à n'en être plus que l'instrument.

Mais que sa jouissance s'y fige, ne la dérobe pas à l'humilité d'un acte qui ne peut faire qu'il n'y vienne comme être de chair et, jusqu'aux os, serf du plaisir.

Duplication qui ne reflète, ni ne réciproque (pourquoi ne mutuelleraient-elle pas ?) celle qui s'est opérée dans l'Autre et qui localise, nous venons de le montrer, le sujet.

Le désir, qui est le suppôt de cette refente du sujet, s'accommoderait sans doute de se dire volonté de jouissance. Mais cette appellation ne le rendrait pas plus digne de la ⁽²⁹⁹⁾ volonté qu'il invoque chez l'Autre en la tentant jusqu'à l'extrême de sa division d'avec son pathos, car pour ce faire, il part battu, promis à l'impuissance.

**Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire XIII - L'OBJET DE LA
PSYCHANALYSE Version Parlêtre working-in-progress / Leçon XIII 30 mars 1966**

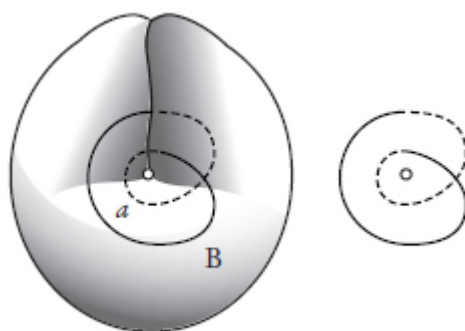


Fig. XIII - 15

En cours de déploiement, vous pouvez sur cette figure faire apparaître toutes les *illusions les plus ravissantes*: approchez ça de la forme de la conque de l'oreille, d'une coupe médiane montrant les involutions des formes extérieures -228- du cerveau, aussi bien de n'importe quoi d'autre, à savoir une coupe des enveloppes embryonnaires; ceci n'a qu'une valeur suggestive et peut-être pas tout à fait sans nous indiquer que quelques choses de ces formes enroulées sont inscrites partout à l'intérieur de l'organisme.

Mais alors, est-ce que nous ne pouvons pas nous poser la question de savoir si nous ne trouvons pas ici la confirmation de ce que nous cherchions, concernant ce que j'ai appelé approximativement jusqu'à présent «*le trou central du tore*», une confirmation de cette indication qu'au niveau du tore, et la chose aura son importance si nous sommes amenés par exemple à symboliser le fonctionnement en décalque des deux tores d'une façon telle qu'ils nous servent à représenter par exemple une relation spécifique de la névrose, celui qui lie le désir du sujet à la demande de l'Autre. Cette suggestion que, ici, le trou, à savoir quelque chose d'insaisissable, est ce qui représente la place de l'*objet a*, est-ce qu'à le trouver dans son support au niveau d'une autre surface comme celle du *cross-cap*, nous ne voyons pas là une suggestion qui peut être précieuse du point de vue opératoire.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / PAS-TOUT 1965/1966 / 1965-12-00 Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein.

1965-12-00 Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein.

AB Bibliothèque Lacan



Paru dans les Cahiers Renaud-Barrault, Paris, Gallimard, 1965, n° 52, pp. 7-15, puis dans Marguerite Duras, Paris, Albatros, 1975, pp. 7-15.

⁽⁷⁾ Du ravissement, – ce mot nous fait énigme. Est-il objectif ou subjectif à ce que Lol V. Stein le détermine ?

Ravie. On évoque l'âme, et c'est la beauté qui opère. De ce sens à portée de main, on se dépêtrera comme on peut, avec du symbole.

Ravisseuse est bien aussi l'image que va nous imposer cette figure de blessée, exilée des choses, qu'on n'ose pas toucher, mais qui vous fait sa proie.

Les deux mouvements pourtant se nouent dans un chiffre qui se révèle de ce nom savamment formé, au contour de l'écrire : Lol V. Stein.

Lol V. Stein : ailes de papier, V ciseaux, Stein, la pierre, au jeu de la moure tu te perds.

On répond : O, bouche ouverte, que veux-je à faire trois bonds sur l'eau, hors-jeu de l'amour, où plongé-je ?

Cet art suggère que la ravisseuse est Marguerite Duras, nous les ravis. Mais si, à presser nos pas sur les pas de Lol, dont son roman résonne, nous les entendons derrière

nous sans avoir rencontré personne, est-ce donc que sa créature se déplace dans un ⁽⁸⁾espace dédoublé ? ou bien que l'un de nous a passé au travers de l'autre, et qui d'elle ou de nous alors s'est-il laissé traverser ?

Ou l'on voit que le chiffre est à nouer autrement car pour le saisir, il faut se compter trois.

Lisez plutôt. La scène dont le roman n'est tout entier que la remémoration, c'est proprement le **ravisement** de deux en une danse qui les soude, et sous les yeux de Lol, troisième, avec tout le bal, à y subir le rapt de son fiancé par celle qui n'a eu qu'à soudaine apparaître.

Et pour toucher à ce que Lol cherche à partir de ce moment, ne nous vient-il pas de lui faire dire un « je me deux », à conjuguer douloir avec Apollinaire ?

Mais justement elle ne peut dire qu'elle souffre.

On pensera à suivre quelque cliché, qu'elle répète l'événement. Mais qu'on y regarde de plus près.

C'est à voir gros qu'il est reconnaissable dans ce guet où Lol désormais maintes fois reviendra, d'un couple d'amants dans lequel elle a retrouvé comme par hasard, une amie qui lui fut proche avant le drame, et l'assistait à son heure même : Tatiana.

Ce n'est pas l'événement, mais un nœud qui se refait là. Et c'est ce que ce nœud enserre qui proprement ravit, mais là encore, qui ?

Le moins à dire est que l'histoire met ici quelqu'un en balance, et pas seulement parce que c'est lui dont Marguerite Duras fait la voix du récit : l'autre partenaire du couple. Son nom, Jacques Hold.

Car lui non plus, n'est pas ce qu'il paraît quand je dis la voix du récit. Bien plutôt est-il son angoisse. Où l'ambiguïté revient encore : est-ce la sienne ou celle du récit ?

Il n'en est en tout cas pas simple montreur de la machine, mais bien l'un de ses ressorts et qui ne sait pas tout ce qui l'y prend.

⁽⁹⁾Ceci légitime que j'introduise ici Marguerite Duras, y ayant au reste son aveu, dans un troisième ternaire, dont l'un des termes est le **ravisement** de Lol V. Stein pris comme objet dans son nœud même, et où me voici le tiers à y mettre un **ravisement**, dans mon cas décidément subjectif.

Ce n'est pas là un madrigal, mais une borne de méthode, que j'entends ici affirmer dans sa valeur positive et négative. Un sujet est terme de science, comme parfaitement calculable, et le rappel de son statut devrait mettre un terme à ce qu'il faut bien désigner par son nom : la goujaterie, disons le pédantisme d'une certaine psychanalyse. Cette face de ses ébats, d'être sensible, on l'espère, à ceux qui s'y jettent, devrait servir à leur signaler qu'ils glissent en quelque sottise : celle par exemple d'attribuer la technique avouée d'un auteur à quelque névrose : goujaterie, et de le démontrer comme l'adoption explicite des mécanismes qui en font l'édifice inconscient : sottise.

Je pense que, même si Marguerite Duras me fait tenir de sa bouche qu'elle ne sait pas dans toute son œuvre d'où Lol lui vient, et même pourrais-je l'entrevoir de ce qu'elle me dit la phrase d'après, le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position, lui fût-elle donc reconnue comme telle, c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière, l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui fraie la voie.

C'est précisément ce que je reconnais dans le **ravisement** de Lol V. Stein, où Marguerite Duras s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne.

En quoi je ne fais pas tort à son génie d'appuyer ma critique sur la vertu de ses

moyens.

Que la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient, est tout ce dont je témoignerai en lui rendant hommage.

J'assure ici celui qui lit ces lignes à la lumière de la rampe ⁽¹⁰⁾près de s'éteindre ou revenue, voire de ces rives du futur où Jean-Louis Barrault par ces Cahiers entend faire aborder la conjonction unique de l'acte théâtral, que du fil que je vais dérouler, il n'est rien qui ne se repère à la lettre, au **ravissement** de Lol V. Stein, et qu'un autre travail fait à ce jour à mon école ne lui permette de ponctuer. Au reste je ne m'adresse pas tant à ce lecteur que je ne m'excuse de son for pour m'exercer au nœud que je détords.

Il est à prendre à la première scène, où Lol est de son amant proprement dérobée, c'est-à-dire qu'il est à suivre dans le thème de la robe, lequel ici supporte le fantasme où Lol s'attache le temps d'après, d'un au-delà dont elle n'a pas su trouver le mot, ce mot qui, refermant les portes sur eux trois, l'eût conjointe au moment où son amant eût enlevé la robe noire de la femme et dévoilé sa nudité. Ceci va-t-il plus loin ? oui, à l'indicible de cette nudité qui s'insinue à remplacer son propre corps. Là tout s'arrête.

N'est-ce pas assez pour que nous reconnaissons ce qui est arrivé à Lol, et qui révèle ce qu'il en est de l'amour ; soit de cette image, image de soi dont l'autre vous revêt et, qui vous habille, et qui vous laisse quand vous en êtes dérobée, quoi être sous ? Qu'en dire quand c'était ce soir-là, Lol toute à votre passion de dix-neuf ans, votre prise de robe et que votre nudité était dessus, à lui donner son éclat ?

Ce qui vous reste alors, c'est ce qu'on disait de vous quand vous étiez petite, que vous n'étiez jamais bien là.

Mais qu'est-ce donc que cette vacuité ? Elle prend alors un sens : vous fûtes, oui, pour une nuit jusqu'à l'aurore où quelque chose à cette place a lâché : le centre des

regards.

Que cache cette locution ? Le centre, ce n'est pas pareil sur toutes les surfaces. Unique sur un plateau, partout sur une sphère, sur une surface plus complexe ça peut faire un drôle de nœud. C'est le nôtre.

Car vous sentez qu'il s'agit d'une enveloppe à n'avoir plus ni ⁽¹¹⁾ dedans, ni dehors, et qu'en la couture de son centre se retournent tous les regards dans le vôtre, qu'ils sont le vôtre qui les sature et qu'à jamais, Lol, vous réclamerez à tous les passants. Qu'on suive Lol saisissant au passage de l'un à l'autre ce talisman dont chacun se décharge en hâte comme d'un danger : le regard.

Tout regard sera le vôtre Lol, comme Jacques Hold fasciné se dira pour lui-même prêt à aimer « toute Lol ».

Il est une grammaire du sujet où recueillir ce trait génial il reviendra sous une plume qui l'a pointé pour moi. Qu'on vérifie, ce regard est partout dans le roman. Et la femme de l'événement est bien facile à reconnaître de ce que Marguerite Duras la dépeint comme non-regard.

J'enseigne que la vision se scinde entre l'image et le regard, que le premier modèle du regard est la tache d'où dérive le radar qu'offre la coupe de l'œil à l'étendue.

Du regard, ça s'étale au pinceau sur la toile, pour vous faire mettre bas le vôtre devant l'œuvre du peintre.

On dit que ça vous regarde, de ce qui requiert votre attention.

Mais c'est plutôt l'attention de ce qui vous regarde qu'il s'agit d'obtenir. Car de ce qui vous regarde sans vous regarder, vous ne connaissez pas l'angoisse.

C'est cette angoisse qui saisit Jacques Hold quand, de la fenêtre de l'hôtel de passe où il attend Tatiana, il découvre, à la lisière du champ de seigle en face, Lol

couchée.

Son agitation panique, violente ou bien rêvée, aurez-vous le temps de la porter au registre du comique, avant qu'il se rassure significativement, de se dire que Lol le voit sans doute. Un peu plus calme seulement, à former ce second temps qu'elle se sache vue de lui.

Encore faudra-t-il qu'il lui montre, propitiatoire à la fenêtre Tatiana, sans plus s'émouvoir de ce que celle-ci n'ait rien remarqué, cynique de l'avoir déjà à la loi de Lol sacrifiée, puisque c'est dans ⁽¹²⁾la certitude d'obéir au désir de Lol qu'il va, d'une vigueur décuplée, besogner son amante, la chavirant de ces mots d'amour dont il sait que c'est l'autre qui ouvre les vannes, mais de ces mots lâches dont il sent aussi qu'il n'en voudrait pas pour elle.

Surtout ne vous trompez pas sur la place ici du regard. Ce n'est pas Lol qui regarde, ne serait-ce que de ce qu'elle ne voit rien. Elle n'est pas le voyeur. Ce qui se passe la réalise.

Là où est le regard, se démontre quand Lol le fait surgir à l'état d'objet pur, avec les mots qu'il faut, pour Jacques Hold, encore innocent.

« Nue, nue sous ses cheveux noirs », ces mots de la bouche de Lol engendrent le passage de la beauté de Tatiana à la fonction de tache intolérable qui appartient à cet objet.

Cette fonction est incompatible avec le maintien de l'image narcissique où les amants s'emploient à contenir leur énamoration, et Jacques Hold aussitôt en ressent l'effet.

Dès lors il est lisible que, voués à réaliser le fantasme de Lol, ils seront de moins en moins l'un et l'autre.

Ce n'est pas, manifeste dans Jacques Hold, sa division de sujet qui nous retiendra plus longtemps, c'est ce qu'il est dans l'être à trois où Lol se suspend, plaquant sur son vide le « je pense » de mauvais rêve qui fait la matière du livre. Mais, ce faisant, il se contente de lui donner une conscience d'être qui se soutient en dehors d'elle, en Tatiana.

Cet être à trois pourtant, c'est bien Lol qui l'arrange. Et c'est pour ce que le « je pense » de Jacques Hold vient hanter Lol d'un soin trop proche, à la fin du roman sur la route où il l'accompagne d'un pèlerinage au lieu de l'événement, – que Lol devient folle.

Dont en effet l'épisode porte des signes, mais dont j'entends faire état ici que je le tiens de Marguerite Duras.

C'est que la dernière phrase du roman ramenant Lol dans le champ de seigle, me paraît faire une fin moins décisive que cette ⁽¹³⁾remarque. Où se devine la mise en garde contre le pathétique de la compréhension. Être comprise ne convient pas à Lol, qu'on ne sauve pas du **ravisement**.

Plus superflu reste mon commentaire de ce que fait Marguerite Duras en donnant existence de discours à sa créature.

Car la pensée même où je lui restituerais son savoir, ne saurait l'encombrer de la conscience d'être dans un objet, puisque cet objet, elle l'a déjà récupéré par son art.

C'est là le sens de cette sublimation dont les psychanalystes sont encore étourdis de ce qu'à leur en léguer le terme, Freud soit resté bouche cousue.

Seulement les avertissant que la satisfaction qu'elle emporte n'est pas à prendre pour illusoire.

Ce n'était pas parler assez fort sans doute, puisque, grâce à eux, le public reste persuadé du contraire. Préservé encore, s'ils n'en viennent pas à professer que la

sublimation se mesure au nombre d'exemplaires vendus pour l'écrivain.

C'est que nous débouchons ici sur l'éthique de la psychanalyse, dont l'introduction dans mon séminaire fut la ligne de partage pour la planche fragile de son parterre.

C'est devant tous pourtant qu'un jour je confessais avoir tenu, toute cette année, la main serrée dans l'invisible, d'une autre Marguerite, celle de l'Heptaméron. Il n'est pas vain que je rencontre ici cette éponymie.

C'est qu'il me semble naturel de reconnaître en Marguerite Duras cette charité sévère et militante qui anime les histoires de Marguerite d'Angoulême, quand on peut les lire, décrassé de quelques-uns des préjugés dont le type d'instruction que nous recevons a pour mission expresse de nous faire écran à l'endroit de la vérité.

Ici l'idée de l'histoire « galante ». Lucien Febvre a tenté dans un ouvrage magistral d'en dénoncer le leurre.

⁽¹⁴⁾Et je m'arrête à ce dont Marguerite Duras me témoigne d'avoir reçu de ses lecteurs, un assentiment qui la frappe unanime à porter sur cette étrange façon d'amour : celle que le personnage dont j'ai marqué qu'il remplit ici la fonction non du récitant, mais du sujet, mène en offrande à Lol, comme tierce assurément loin d'être tierce exclue.

Je m'en réjouis comme d'une preuve que le sérieux garde encore quelque droit après quatre siècles où la momerie s'est appliquée à faire virer par le roman la convention technique de l'amour courtois à un compte de fiction, et masquer seulement le déficit, à laquelle cette convention paraît vraiment, de la promiscuité du mariage.

Et le style que vous déployez, Marguerite Duras, à travers votre Heptaméron, eût peut-être facilité les voies où le grand historien que j'ai nommé plus haut, s'efforce à

comprendre l'une ou l'autre de ces histoires qu'il tient pour ce qu'elles nous sont données ; pour être des histoires vraies.

Tant de considérations sociologiques qui se réfèrent aux variations d'un temps à l'autre de la peine de vivre sont de peu auprès de la relation de la structure qu'à être de l'Autre, le désir soutient à l'objet qui le cause.

Et l'aventure exemplaire qui fait, se vouer jusqu'à la mort l'Amador de la nouvelle X, qui n'est pas un enfant de cœur, à un amour, pas du tout platonique pour être un amour impossible, lui fût parue une énigme moins opaque à n'être pas vue à travers les idéaux de l'*happy end* victorien.

Car la limite où le regard se retourne en beauté, je l'ai décrite, c'est le seuil de l'entre-deux-morts, lieu que j'ai défini et qui n'est pas simplement, ce que croient ceux qui en sont loin : le lieu du malheur.

C'est autour de ce lieu que gravitent, m'a-t-il semblé pour ce que je connais de votre œuvre Marguerite Duras, les personnages ⁽¹⁵⁾que vous situez dans notre commun pour nous montrer qu'il en est partout d'aussi nobles que gentils hommes et gentes dames le furent aux anciennes parades, aussi vaillants à foncer, et fussent-ils pris dans les ronces de l'amour impossible à domestiquer, vers cette tache, nocturne dans le ciel, d'un être offert à la merci de tous..., à dix heures et demie du soir en été.

Sans doute ne sauriez-vous secourir vos créations, nouvelle Marguerite, du mythe de l'âme personnelle. Mais la charité sans grandes espérances dont vous les animez n'est-elle pas le fait de la foi dont vous avez à revendre, quand vous célébrez les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible.

Jacques Lacan

**Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire XIV - La logique du fantasme
Version Polycopié, version d'origine non identifiée / 8 M A R S 1 9 6 7**

et ne donne pas à proprement parler un résultat de simple équité, comme toutes sortes d'anomalies structurales (au reste parfaitement articulées et repérées, sinon conçues à leur véritable portée dans la théorie analytique) en sont le résultat; il est bien clair que le fait d'éluder ce qu'il en est du relief comme tel de l'acte, est assurément quelque chose de lié à ce que j'appellerai le tempérament, le mode -175- tempéré, sous lequel la théorie s'avance dans le dessein manifeste de ne pas traîner avec elle trop de scandale. Le pire étant, bien entendu, celui-ci (qui ne semble pas pour autant réduit par cette prudence) que l'acte sexuel, dès lors - quelle que soit notre aspiration

à la liberté de la pensée - que l'acte sexuel, contrairement à ce qui a pu s'affirmer dans telle ou telle zone et l'examen objectif qui ressort à l'éthique, eh bien, il faut bien le dire - que la théorie le reconnaisse ou non, y mette l'accent ou ne l'y mette pas, peu nous importe - . l'expérience, me semble-t-il, prouve surabondamment que depuis le temps qui ne date pas d'hier, où parmi les nombreuses tentatives qui se sont faites, plus ou moins héritées des expériences autrement complexes qui furent celles de ce qu'on appelle "le temps de l'homme du plaisir", que ce à quoi ont pu aboutir, dans certaines formules outrées des milieux libertaires du début de ce siècle par exemple, dont il y avait encore quelques exemplaires surnageant, flottant, dans des milieux, sur d'autres terrains autrement sérieux- j'entends sur des terrains révolutionnaires.- on a pu voir encore se maintenir la formule qu'après tout, enfin, l'acte sexuel ne devait pas être pris

pour avoir plus d'importance que celle de boire un verre d'eau. Ca se disait, par exemple, dans certaines zones, certains groupes, certains secteurs, dans l'entourage de Lénine. Je me souviens d'avoir lu autrefois en allemand un fort joli petit volume, qui s'appelait *Wege der Liebe*, si je me souviens encore bien du titre - c'était quand même le commencement, avant la guerre, de quelque chose qui ressemblait fort au livre de poche et, sur la couverture, il y avait le ravissant museau de Mme Kolontaï (c'était la première équipe) et elle fut, si mon souvenir est bon, ambassadrice à Stockholm - c'étaient de charmants contes sur ce thème. Le temps ayant passé et les sociétés socialistes ayant la structure que vous savez, il apparaît bien que l'acte sexuel n'est pas encore passé au rang de ce qu'on satisfait au snack-bar et pour tout dire : que l'acte sexuel traîne encore avec soi - et doive traîner pour longtemps - cette sorte de bizarre effet de je ne sais pas quoi ... de discordance, de déficit, enfin de quelque chose qui ne s'arrange pas et qui s'appelle la culpabilité. Je ne crois pas que tous les écrits des esprits élevés qui nous entourent et qui s'intitulent ... des choses comme l'Univers morbide de la faute par exemple, comme s'il était d'ores et déjà conjuré ! (C'est un de mes amis qui l'a écrit ; je préfère toujours citer des gens que j'aime bien) ; tout ça n'arrange pas du tout la question et ne fait pas que pour autant nous n'ayons en effet à nous occuper, probablement encore pour longtemps, de ce qui reste accroché de cet univers, autour des ratés, disons, mais des ratés dont il s'agit justement de considérer le statut (ces ratés lui sont peut-être essentiels) - des ratés, dis-je, ou pas-ratés de la structure de l'acte sexuel. Moyennant quoi, je crois devoir revenir, très courtement certes, mais revenir encore sur ce qu'a d'insuffisant -176- la définition qui peut nous être donnée dans un certain registre d'homélie benesseuse, concernant ce qu'on appelle le stade génital, sur ce qui ferait la structure idéale de son objet. Il n'est pas tout à fait vain de se reporter à

cette littérature, qu' à la vérité, la dimension de la tendresse qu'on y évoque soit quelque chose assurément de respectable, ce n'est pas à contester, mais qu'on l'y considère comme une dimension en quelque sorte structurale : voilà quelque chose sur lequel je ne crois pas vain d'apporter une contestation. Je veux dire d'abord qu'aussi bien il n'est pas non plus absolument...

**Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire XIV - La logique du fantasme
Version Polycopié, version d'origine non identifiée / 7 J U I N 1967**

dans d'autres champs vous l'ont rappelé - le rapport de l'homme et de la femme est soumis à des fonctions d'échange, qui, impliquent du même coup une valeur d'échange, et que le lieu où quelque chose, qui est d'usage, est frappé de cette négativation qui en fait une valeur d'échange, est ici - pour des raisons prises dans la constitution naturelle de la fonction de copulation - est ici prise sur la jouissance masculine en tant, qu'elle, on sait où elle est. Enfin, on le croit ! C'est un petit organe qu'on peut attraper. C'est ce que fait le bébé, tout de suite, avec le plus grand aise.

Ah ! ça, je puis vous dire, entre parenthèses, alors là vraiment on fait... il faudra vraiment que je vous le montre. on m'a apporté un petit livre romantique sur la masturbation l... Avec figures!- C'est quelque chose de tellement... enfin, de tellement **ravissant**, que je ne peux pas croire que si je le fais ici circuler, il me reviendra ! (Eclat de rire général) Alors, je ne sais que faire, je ne sais que faire, il faudra que je le mette... je ne sais pas, il doit y avoir des appareils, où on peut projeter, comme ça, des objets et l'ouvrir à la page... Bon, enfin, il faut que vous voyiez ça. Ca s'appelle Le livre sans titre et c'est fait pour... - il y a au moins vingt-cinq figures, enfin... ou une vingtaine, qui démontrent les ravages (Le Dr. Lacan dit ces derniers mots entrecoupés d'un rire) qu'exerce sur un malheureux... sur tout malheureux jeune homme, bien sûr... - vous

savez combien la masturbation avait mauvaise réputation au début du siècle dernier - les ravages et les... les horreurs, enfin, que ça produit! Et tout ça, avec un trait !...et... et des couleurs !... enfin (rires), voir le malheureux jeune homme... le malheureux jeune homme vomir du sang !... Parce que c'est une des choses qui sont les conséquences... enfin, c'est... c'est quelque chose de sublime

Je vous demande pardon, ça n'a rien à faire avec mon discours, (rires) absolument rien à faire! Ca va me coûter horriblement cher ! c'est une des raisons, aussi, pour quoi je ne voudrais pas m'en séparer! (rires) Oui, et c'est d'une beauté qui dépasse tout, et s'il y a ... il existe des appareils avec lesquels on peut projeter, même sans que la chose soit.. transparente, on ... je voudrais vous montrer ça ... C'est... c'est... je n'ai jamais rien vu de pareil!.. Bon, enfin, bref !... Enfin, bref, vous le savez, cet embargo, hein, sur la jouissance, masculine, en tant qu'elle est appréhendable quelque part, voilà quelque chose qui est structural - quoique caché - pour la fondation de la valeur.

Si une femme, qui est un sujet quand même, dans l'acte sexuel - je dirai même plus, je viens d'articuler qu'il ne saurait y avoir d'acte sexuel si elle n'est pas, au départ, fondée comme sujet - pour qu'une femme puisse prendre sa fonction de valeur d'échange, il faut qu'elle recouvre quelque chose qui - est ce qui déjà est institué comme valeur et qui est ce que la psychanalyse révèle sous le nom de complexe de castration.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire XVIII - D'UN DISCOURS QUI NE SERAIT DU SEMBLANT Version AFI / Leçon 5, 10 mars 1971

Voilà ce qu'on arrive à écrire de mieux après, mon Dieu! quelque chose que nous appellerons simplement de ce que serait, comme ça, le fait d'être parvenu à, à un certain moment scientifique. Un moment scientifique, ça se caractérise par un certain nombre de coordonnées écrites au premier rang desquelles la formule que monsieur Newton a

écrite, concernant ce dont il s'agit sous le nom de champ de la gravitation, qui n'est qu'un pur écrit. Personne n'est encore arrivé à donner un support substantiel quelconque, une ombre de vraisemblance à ce qu'énonce cet écrit, qui semble jusqu'à présent être un peu dur car on n'arrive pas à le résorber dans un schéma d'autres champs où, comme ça, on a des idées plus substantielles; le champ électromagnétique, ça fait image, hein ? Le magnétisme, c'est toujours un peu animal; le champ de la gravitation lui, l'est pas. C'est —77— un drôle de machin. Quand je pense que ces messieurs-là, et bientôt ces messieurs-dames qui se baladaient dans cet endroit absolument sublime, qui est certainement une des incarnations de l'objet sexuel, la lune, quand je pense qu'ils y vont simplement portés par un écrit, ça laisse beaucoup d'espoir. Même dans le champ où ça pourrait nous servir, à savoir le désir. Enfin, c'est pas pour demain, hein? Malgré la psychanalyse, c'est pas pour demain.

Voilà donc l'écrit, en tant que c'est quelque chose dont on peut parler. En quoi? Il y a une chose dont je m'étonne, encore que justement, ça vient sous la plume dans un sacré bouquin qui est paru chez Armand Colin, enfin c'est vraiment tout ce qu'il y a de plus facile à trouver, c'est dans je ne sais quel combienième Congrès de Synthèse, et ça s'appelle, tout simplement et gentiment *L'écriture*. C'est une suite de rapports qui commence par un de Métraux, ce cher et défunt Métraux qui était un homme excellent et vraiment astucieux. Ça commence par un truc de Métraux où il parle beaucoup de l'écriture de l'île de Pâques, enfin, c'est ravissant. Il part simplement du fait qu'il n'y a vraiment absolument rien compris quant à lui, mais qu'il y en a quelques autres qui ont un peu mieux réussi, que naturellement c'est discutable mais enfin que ses efforts, qui manifestement ont été absolument sans succès, soient là ce qui l'autorise à parler en effet de ce que les autres ont pu en tirer avec un succès discutable, c'est tout à fait une

introduction merveilleuse et bien faite pour vous placer sur le plan de la modestie, à la suite de quoi, d'innombrables communications portent sur chacune des écritures. Et après tout mon Dieu, c'est assez sensé. C'est assez sensé, c'est certainement, enfin, ça n'est pas venu tout de suite, et nous allons voir pourquoi ça n'est pas venu tout de suite qu'on dise des choses assez sensées sur l'écriture. Il a fallu sûrement, pendant ce temps-là, de sérieux effets d'intimidation qui sont de ceux qui résultent de cette sacrée aventure que nous appelons la science, et il n'y a pas un seul d'entre nous dans cette salle, moi y compris, bien sûr, qui peut avoir la moindre espèce d'idée de ce qui va en arriver. Bon! enfin, passons. On va s'agiter un petit peu comme ça autour de la pollution, de l'avenir, un certain nombre de foutaises comme ça, et la science joue quelques petites farces, pour lesquelles il ne serait pas tout à fait inutile de voir bien par exemple quel est son rapport avec l'écriture, ça pourrait servir.

Quoi qu'il en soit, la lecture de ce grand recueil qui date déjà d'une bonne dizaine d'années, sur l'écriture, est quelque chose, au regard de ce qui se pond dans la linguistique, de véritablement aéré, on respire. C'est pas la connerie absolue. C'est même très salubre. Il n'est même pas question, au sortir delà, qu'il vous vienne à l'idée que l'affaire de l'écriture ne consiste pas en ceci qui n'a l'air —78— de rien, mais comme c'est écrit partout et que personne ne le lit, ça vaut quand même la peine d'être dit, que l'écriture, c'est des représentations de mots. Ça devrait quand même vous dire quelque chose *Wortvorstellung*. Freud écrit ça, et il dit que — mais naturellement tout le monde rigole, et on voit bien que Freud n'est pas d'accord avec Lacan — c'est le processus secondaire. C'est quand même embêtant que, comme ça, dans la circulation peut-être dans vos pensées, bien sûr vous avez des pensées, vous avez même, certains, un peu arriérés, des *connaissances*. Alors vous vous imaginez que vous vous représentez des

mots... c'est à se tordre! parce que soyons sérieux! La représentation de mots, c'est l'écriture.

Et cette chose simple comme bonjour, il me semble qu'on n'en a pas tiré les conséquences qui sont pourtant là visibles, c'est que de toutes les langues qui usent de quelque chose qu'on peut prendre pour des figures, et alors qu'on appelle je ne sais comment, moi, des pictogrammes, des idéogrammes, c'est incroyable, ça a abouti à des conséquences absolument folles, il y a des gens qui se sont imaginé qu'avec de la logique, c'est-à-dire de la manipulation de l'écriture, on trouverait un moyen pour avoir quoi? *new ideas*, de nouvelles idées. Comme s'il n'y en avait pas déjà assez comme ça. Quel qu'il soit, ce pictogramme, cet idéogramme, si nous étudions une écriture, c'est uniquement en ceci, il n'y a aucune exception, c'est que du fait de ce qu'il a l'air de figurer, il se *prononce* comme ça. Du fait qu'il a l'air de figurer votre maman

Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire XVIII - D'UN DISCOURS QUI NE SERAIT DU SEMBLANT Version AFI / Leçon 6 17 mars 1971

C'est là le point, si vous voulez bien encore m'entendre, que je vais essayer de développer. Comme beaucoup de gens, je vous le dis tout de suite parce que ce sont des gens du monde, les seuls qui soient capables de me dire ce qu'ils pensent à propos de ce que je leur refile; c'était le moment où mes *Ecrits* n'étaient pas encore parus, ils m'ont donné leur point de vue de techniciens, « on n'y comprend rien » qu'ils m'ont dit. Remarquez que c'est beaucoup. Quelque chose —96— auquel on ne comprend rien, c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on en est affecté. Heureusement qu'on a rien compris! Parce que on ne peut jamais comprendre que ce que bien sûr on a déjà dans la tête. Mais enfin, je voudrais essayer d'articuler ça un peu mieux. Il suffit pas d'écrire quelque chose qui soit exprès incompréhensible, mais de voir pourquoi l'illisible a un

sens. Je vous ferai remarquer d'abord que... toute notre affaire qui est l'histoire du rapport sexuel, n'est-ce pas, tourne autour de ceci que vous pourriez croire que c'est écrit puisqu'en somme, c'est ce qu'on a trouvé dans la psychanalyse, on est tout de même bien référé à un écrit. L'Œdipe, c'est un mythe écrit et je dirai même plus, c'est très exactement la seule chose qui le spécifie. On aurait pu prendre exactement n'importe lequel, pourvu qu'il soit écrit. Le propre d'un mythe qui est écrit, comme l'a fait remarquer déjà Claude Lévi-Strauss, c'est que de l'écrire, il n'a qu'une seule forme, alors que le propre du mythe, comme toute l'œuvre de Lévi-Strauss [essaie] de le démontrer, c'est d'en avoir une très très grande quantité, c'est ça qui le constitue comme mythe, un mythe écrit.

Alors ce mythe écrit pourrait très bien passer pour l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel. Je voudrais tout de même vous faire remarquer certaines choses. Voilà! c'est que, c'est pour ça qu'il n'est pas indifférent que je sois parti de ce texte, c'est que si cette lettre, cette lettre en l'occasion peut avoir cette fonction, cette fonction féminisante, n'est-ce pas, c'est que par rapport à ce que je vous ai dit de ceci, que le mythe écrit, l'Œdipe est fait très exactement pour nous pointer, c'est que c'est impensable de dire: *la femme*. C'est impensable, pourquoi ? parce que on ne peut pas dire: *toutes les femmes*. On peut pas dire *toutes les femmes* parce que ce n'est introduit dans ce mythe qu'au nom de ceci que le Père possède *toutes les femmes*, ce qui est manifestement le signe d'une impossibilité. D'autre part, ce que je souligne à propos de cette *Lettre volée*, c'est que s'il n'y a qu'une femme, qu'en d'autres termes la fonction de la femme ne se déploie que de ce que le grand mathématicien Brouwer dans le contexte de ce que je vous ai énoncé, avancé tout à l'heure sur la discussion mathématique appelle la « multiunité », à savoir ceci, qu'il y a une fonction qui est à très proprement

parler celle que le Père est là, le Père est là pour s'y faire reconnaître, dans sa fonction radicale, dans celle qu'il a toujours manifestée, et chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme par exemple, ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là, c'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de réserver comme étant à l'origine à très proprement parler de l'écrit. C'est ce que j'appellerai *le pas plus d'un*. Aristote bien sûr, fait des efforts tout à fait ravissants, considérables, comme il en fait d'habitude, pour nous rendre ça accessible – 97 – par échelon, au nom de son principe qu'on peut qualifier comme ça, de principe de la remontée de l'échelle de cause en cause et d'être en être, etc., il faudra bien que vous vous arrêtiez quelque part, enfin c'est ce qu'il y a de très gentil, (...) c'est qu'il parlait vraiment pour des imbéciles. D'où le développement de la fonction du sujet. C'est d'une façon tout à fait originelle que *le pas plus d'un* se pose. Sans *pas plus d'un*, vous ne pouvez même pas commencer à écrire la série des nombres entiers. Je vous montrerai ça au tableau la prochaine fois. Faut qu'il y ait un un, et puis que vous n'ayez plus ensuite qu'à la crever la bouche en rond chaque fois que vous voulez recommencer, pour qu'à chaque fois ça fasse un de plus, mais pas le même.. Par contre, tout ceux qui se répètent ainsi sont les mêmes, ils peuvent s'additionner. On appelle ça la série arithmétique. Mais revenons à ce qui nous paraît essentiel à ce sujet, concernant la jouissance sexuelle. C'est qu'il n'y a, expérience faite, une structure, quels qu'en doivent être les conditionnements particuliers, c'est que la jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite, et c'est de cela que résulte la multiplicité structurale, et d'abord la tétrade dans laquelle quelque chose se dessine qui la situe, mais inséparable d'un certain nombre de fonctions qui n'ont en somme rien à faire avec ce qui peut spécifier dans le général le partenaire sexuel. La structure est telle que l'homme comme tel en tant qu'il fonctionne est châtré, et d'autre part, quelque chose existe qui

est au niveau du partenaire féminin, et qu'on pourrait simplement tracer de ce trait, sur lequel je pointe la portée, toute la fonction de cette lettre en l'occasion, que la femme n'a rien à en faire, si elle existe — maintenant, c'est pour ça qu'elle n'existe pas, c'est qu'en tant que *la femme*, elle n'a rien à faire avec la loi.

**Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire XX Encore 1972-1973 Version
VRMNAGRLSOFAFBYPMB / VII- Mardi 20 février 1973**

Et si vous lisez cette Hadewijch dont je sais pas comment prononcer son nom, mais enfin quelqu'un qui est ici et qui saura le néerlandais me l'expliquera j'espère tout à l'heure, si vous lisez cette Hadewijch...

Enfin j'ai déjà parlé d'autres gens qui n'étaient pas si mal non plus du côté mystique, mais qui se situaient plutôt du côté, là, de ce que je disais tout à l'heure, à savoir du côté de la fonction phallique, n'est-ce pas. Angelus Silesius, tout de même, malgré tout, enfin, à force de confondre son œil contemplatif avec l'œil dont Dieu le regarde... C'est quand même un peu drôle, ça doit quand même faire partie de la jouissance perverse. Mais pour la Hadewijch en question, pour Sainte Thérèse, enfin disons quand même le mot, et puis en plus vous avez qu'à aller regarder dans une certaine église à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite, enfin, quoi, qu'elle jouit, ça fait pas de doute ! Et de quoi jouit-elle ? Il est clair que le témoignage essentiel de la mystique c'est justement de dire ça, qu'ils l'éprouvent mais qu'ils n'en savent rien¹¹⁹ Le Bernin, « Extase de Sainte Thérèse », Chapelle Cornaro, transept gauche de l'église Santa Maria della Vittoria, Rome. Dans *Ravissements célestes*, FMR n° 65, Ed. française, p.26, Caterina Napoleone propose une autre interprétation de cette statue :

« Serait-elle morte ? ou mourante ? ou bien l'iconographie bernienne se réfère-t-elle à cette représentation qui, sous forme de chronique, fût élaborée de son agonie ? Une représentation qui transforme la sainte, au moment où elle passe de la vie à trépas, en ravissante jeune femme alors qu'elle est une septuagénaire d'allure peu soignée ».

Il s'agit de la chapelle funéraire du Cardinal Cornaro, commanditaire du Bernin. Elle s'organise comme un théâtre selon la tradition baroque : les ancêtres du Cardinal, accoudés aux balcons de deux loges, sont les spectateurs et les juges de la scène de l'extase de la sainte, comme les théologiens qui toute sa vie durant questionnèrent la foi de Thérèse. Mystique ou démon telle était la question à laquelle devaient répondre les écrits que rédigea Thérèse sous la pression renouvelée de ses confesseurs : elle y décrit ses expériences... Cf. Annexe 6.

En affirmant qu'elle éprouve une jouissance dont elle ne sait rien sinon qu'elle l'éprouve, Lacan réédite la question des théologiens du XVI^e, mystique ou hystérique ?

-119-

Le témoignage écrit qu'a laissé Thérèse d'Avila, dans *le Livre de la Vie* et dans *Le Château Intérieur* pose question au regard de ce savoir dont parle Lacan.

Dans ces textes, écrits à la demande de ses confesseurs et de quelques théologiens, elle essaie d'expliquer la nature de ses **ravissements**, de ses extases (*arrobamientos*) pour qu'ils entendent qu'il ne s'agit pas d'une œuvre du diable. Ces textes ont aussi un but pédagogique et d'orientation religieuse pour les sœurs de sa congrégation.

Thérèse n'est pas une femme lettrée ni une théologienne. Elle fait part de ses

expériences, à l'aide de métaphores et des images issues de la vie de tous les jours mais surtout avec une croyance, une foi inébranlable dans sa vérité : « Ce que je sais très bien, c'est que je dis l'exacte vérité » et elle confie cette vérité au savoir des hommes de l'Église, les seuls qui avaient le pouvoir et le devoir d'affirmer ou de rejeter la validité de ses dires.

Thérèse repète souvent : « Je me soumets, pour tout ce que je dirai, au jugement de ceux qui me commandent d'écrire et qui sont des hommes d'un grand savoir. Si j'avance quelque chose qui ne soit pas conforme à l'enseignement de la Sainte Église catholique romaine, ce sera par ignorance, et non par malice : c'est certain».

Que penser donc de cette opposition savoir/vérité ?

Voici la manière dont elle fait part de ses expériences mystiques :

Le Livre de la Vie :

Revenons maintenant aux ravisements lorsqu'ils se passent dans les conditions ordinaires. Souvent, mon corps me semblait devenu léger au point de n'avoir plus de pesanteur ; parfois, j'en arrivais à ne plus sentir, en quelque sorte, mes pieds toucher le sol. Dans le temps même du ravisement, le corps souvent est comme mort et dans une totale impuissance ; il reste dans la position où il a été surpris, debout ou assis, les mains ouvertes ou fermées. Il est rare que l'on perde connaissance. Cependant, il m'est arrivé quelquefois de la perdre tout à fait ; mais, je le repète, ce ne fut que rarement et pour peu de temps. D'ordinaire, la connaissance que l'on garde n'est pas bien nette ; néanmoins, dans cette impuissance où l'on se trouve à l'égard des objets extérieurs, on ne cesse pas de saisir et d'entendre comme de loin. Je ne veux pas dire que l'on saisisse et que l'on entende quand le ravisement est à son plus haut point – j'appelle le plus haut point celui où les puissances sont suspendues par suite de leur étroite union avec

Dieu –, car alors, à mon avis, on ne voit, on n'entend, on ne sent plus. Comme je l'ai dit pour l'oraison d'union, cette transformation totale de l'âme en Dieu dure peu ; mais tant qu'elle dure, aucune puissance n'a le sentiment d'elle même et ne sait ce qui se passe là. Il ne convient pas, sans doute, que nous en ayons connaissance en cette vie terrestre ; du moins, il ne plaît pas à Dieu de nous la donner : peut-être ne sommes nous pas capables de la recevoir. Je parle d'après ce que j'ai éprouvé ¹²¹⁽²⁾.

Le Château Intérieur :

Vous allez voir maintenant de quelle manière sa Majesté en vient à conclure les fiançailles dont il s'agit. Selon moi, c'est en envoyant à l'âme des **ravissements** qui la dégagent de ses sens. Si, en en conservant l'usage, elle se voyait si proche de cette suprême Majesté, peut-être en perdrait-elle la vie. Mais je parle de **ravissements** véritables, et non de ces faiblesses de femmes, que l'on voit maintenant se produire et qui, si facilement, nous font crier au **ravissement** et à l'extase ¹²²⁽³⁾. [...]

Dieu leur accorde-t-il ces grâces en secret, elles y voient une grande bonté de sa part ; quand, au contraire, la chose a lieu en présence de quelques personnes, elles en éprouvent une honte et une confusion inexprimables. Leur chagrin et leur inquiétude en se demandant ce que pourront penser ceux qui les ont vu dans cet état, les tirent en quelque sorte de leur transport. Connaissant la malice du monde, elles prévoient qu'on pourrait bien ne pas donner à ces effets leur véritable cause, et qu'au lieu de bénir Dieu, on émettra peut-être des jugements téméraires. À mon avis, cette peine et cette confusion, dont l'âme ne peut se défendre, procèdent de quelque manière d'un manque d'humilité, car enfin, si elle désire les mépris, de quoi se tourmente-t-elle ? C'est ce que Notre Seigneur fit entendre à une personne qui se désolait ainsi : « Ne t'afflige pas, lui dit-il, car ou l'on me donnera des louanges, ou l'on parlera à ton désavantage, et d'une

façon comme de l'autre tu y gagneras". J'ai su depuis que cette personne avait été singulièrement encouragée et consolée par ces paroles. Je le consigne ici, pour le cas où l'une d'entre vous se verrait dans une semblable affliction. Notre Seigneur veut, semble-t-il, que tout le monde sache que celle dont il s'agit lui appartient et que personne n'a le droit d'y toucher. Qu'on s'attaque à son corps, à son honneur, à ses biens, à la bonne heure ! il en tirera sa gloire. Mais à son âme, non. À moins qu'elle même, par une criminelle audace, ne s'éloigne de son Époux, il saura la défendre contre le monde entier, et même contre tout l'enfer réuni ¹²³⁽⁴⁾. [...]

Des grâces si élevées font naître en l'âme un désir si intense de posséder pleinement celui qui l'en gratifie, que la vie pour elle n'est plus qu'un martyr, mais un martyr délicieux. Sa soif de la mort est inexprimable ; aussi est-ce avec des larmes qu'elle demande continuellement à Dieu de la sortir de cet exil. Tout ce qu'elle y voit lui pèse. La solitude la soulage bien un peu, mais sa peine ne tarde pas à revenir [...] L'amour a rendu cette âme d'une sensibilité telle, qu'à la moindre chose qui vient enflammer son feu, la voilà qui prend son vol. Aussi, les **ravisements** sont continuels dans cette Demeure, sans que l'on puisse les éviter même en public, et les persécutions, les blâmes, de pleuvoir aussitôt. L'âme voudrait bien ne pas s'abandonner à l'effroi, mais cela lui devient impossible, tant sont nombreux ceux qui cherchent à l'épouvanter, les confesseurs les premiers ¹²⁴⁽⁵⁾.

Thérèse parle aussi des visions qu'elle a parfois au moment de ses **ravisements** et elle décrit ainsi celle de l'ange au dard :

En cet état il a plu au Seigneur de m'accorder plusieurs fois la vision que voici. J'apercevais un ange auprès de moi, du côté gauche, sous une forme corporelle. Il ne m'arrive que très rarement de voir ainsi les anges, car bien qu'ils m'apparaissent

souvent, je ne les vois pas à proprement parler : c'est le mode de vision dont j'ai parlé plus haut. Dans la vision présente, le Seigneur voulut que l'ange se présente sous cette forme : il n'était pas grand, mais petit et très beau, son visage enflammé semblait indiquer qu'il appartenait à la hiérarchie la plus élevée, celle des esprits tout embrasés d'amour. Ce sont, je pense, ceux que l'on nomme chérubins. Ils ne me disent pas leurs noms mais je vois bien que dans le ciel il y a une immense différence de certains anges à d'autres, et de ceux-ci à d'autres encore : mais je renonce à l'expliquer.

Je voyais entre les mains de l'ange un long dard qui était en or, et dont la pointe en fer portait à son extrémité un peu de feu. Parfois, il me semblait qu'il me passait ce dard au travers du coeur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. Quand il le retirait on aurait dit que le fer les emportait après lui, et je restais toute embrasée du plus ardent amour de Dieu. La douleur était si intense qu'elle me faisait pousser ces faibles plaintes dont j'ai parlé. Mais en même temps, la douceur causée par cette indicible douleur est si excessive, qu'on n'aurait garde d'en appeler la fin, et l'âme ne peut se contenter de rien qui soit moins que Dieu même. Cette souffrance n'est pas corporelle mais spirituelle ; et pourtant le corps n'est pas sans y participer un peu, et même beaucoup. Ce sont alors entre l'âme et Dieu des épenchements de tendresse d'une douceur ineffable. Je supplie le Seigneur de vouloir bien les faire goûter, dans sa bonté, à quiconque croirait que j'invente.

Parlêtre Lacan Working-in-progress / Séminaire XIV - L'insu que sait de l' une-bévue s'aile a mourre Version AFI / Leçon VII 15 février 1977

En principe Alain Didier Weill, en introduisant le Bozef dans l'histoire de *La lettre volée*, ne sait pas formellement ce qu'il avance. Témoin : la question que je lui en ai posée et à laquelle il a répondu. Il a répondu: si Bozef pouvait être substitué à un personnage

du conte de Poe, ce ne saurait être que la Reine, éventuellement le ministre quand il est - comme je le souligne - en position féminisée. C'est un fait que le fait de s'introduire par ce que vous savez., à savoir le rapt de la lettre dite pour cela volée, alors que ce que j'énonce, en rétablissant le texte de Poe, *The purloined Letter*, à savoir la lettre qui ne parvient pas, la lettre prolongée dans son circuit. J'ai fait là-dessus un certain nombre de considérations que vous retrouverez dans mon texte, texte qui est au début de ce qu'on -88- appelle mes *Écrits*. Je montre combien il est frappant de voir que le fait d'être en somme dans la dépendance de cette lettre féminise un personnage qui - on peut le dire autrement - n'a pas précisément froid aux yeux, ne serait-ce que du fait de ce rapt de la lettre dont la Reine sait qu'il se trouve possesseur et il est féminisé pour autant, non pas que ce soit par l'épreuve qu'il a de cacher à l'(A)utre, qui est le Roi, la lettre scandaleuse. Il se dit : «*l'(A)utre ne sait pas*». Mais ceci est simplement l'équivalent du fait qu'il détient la lettre. Lui sait, d'où l'extrapolation que Alain Didier Weill fait, extrapolation qui tient au fait de la détention de la lettre. Qu'il la cache à l'(A)utre, ne fait pas que le Roi en sache quoi que ce soit.

Alain Didier Weill poursuit: ce en quoi l'histoire de la Reine du conte est différente de Bozef tient à ce que, si la Reine fait bien l'épreuve ouverte avec le ministre de ces 4 temps du savoir qu'il a décrits lui-même et dont il trouve trace dans Poe par l'ascendant qu'a pris le ministre aux dépens de la connaissance qu'a le ravisseur, de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur et dans lesquels les 4 temps sont à son dire : *le ministre sait que la Reine sait que le ministre sait qu'elle sait*. C'est vrai que ceci est repérable, et qu'à la suite de cela, Alain Didier Weill, dans sa lettre, me fait remarquer que la Reine ne vit pas pour autant cette dépossession objective par le ministre comme la dépossession subjective à laquelle parvient Bozef au niveau qu'il vous a énoncé, la

dernière fois, comme B₃-R₃. C'est vrai que là il y a une carence dans l'énoncé que nous a fait, à la dernière séance, Alain Didier Weill. Mais je m'inscris, à cet égard, en faux. Bozef, quoi qu'il l'ait doté d'un nom - et c'est bien là qu'est le défaut où je surprends Alain Didier Weill - Bozef, bien qu'il l'ait doté d'un nom, n'est pas quelque chose qui mérite d'être nommé, je veux dire que ce n'est pas quelque chose qui soit comme quelque chose qui, disons, se voit. Ce n'est pas nommable. Bozef est, je dirais, l'incarnation du *Savoir Absolu*, et ce qu'Alain Didier Weill extrapole, tout à fait en marge du conte de Poe, c'est, le cheminement à partir de cette hypothèse, à savoir que Bozef est l'incarnation de ce que je préciserai tout à l'heure, de ce que veut dire le *Savoir Absolu*, montre le cheminement à partir de cette hypothèse qu'il est lui-même, Bozef, cette incarnation, montre le cheminement d'une vérité qui n'éclate, en fait nulle part. À aucun moment, le ministre qui a gardé cette lettre en somme comme un gage de la bonne volonté de la Reine, à aucun moment le -89- ministre n'a même l'idée de communiquer cette lettre, au Roi par exemple, qui est d'ailleurs le seul qui se trouverait en position d'en tirer des conséquences.

La vérité, peut-on dire, «*demande*» à être dite. Elle n'a pas de voix, pour «*demander* », à être dite, puisque en somme il se peut, comme on dit - et c'est bien là l'extraordinaire du langage -, il se peut - comment le français qu'il faut considérer comme un individu a-t-il mis cette forme en usage ? - il se peut, dis-je après lui, le français concret dont il s'agit, il se peut, dis-je après lui, que personne ne la dise, pas même Bozef; et c'est bien en fait ce qui se passe, c'est à savoir que ce Bozef mythique, puisqu'il n'est pas dans le conte de Poe, ne dit absolument rien. Le *Savoir Absolu*, je dirai, ne parle pas à tout prix. Il se tait s'il veut se taire. Ce que j'ai appelé le *Savoir Absolu* dans l'occasion, c'est ceci c'est simplement qu'il y a du savoir quelque part, pas n'importe où,

dans le Réel, et ceci grâce à l'existence apparente d'une espèce pour laquelle -je l'ai dit - *il n'y a pas de rapport sexuel*. C'est une existence purement accidentelle, mais sur laquelle on raisonne à partir du fait, si je puis dire, à partir du fait qu'elle est capable d'énoncer quelque chose, sur l'apparence bien sûr puisque j'ai souligné l'existence apparente. L'orthographe que je donne au nom «*parâître*», que j'écris «*parêtre*», il n'y a que le «*parêtre*» dont nous avons à savoir, l'être dans l'occasion n'étant qu'une part du «*parlêtre*», c'est-à-dire de ce qui est fait uniquement de ce qui parle.

Endnotes

1 (Popup - Ventana emergente)

². Il s'agit de l'*Entwurf einer Psychologie* de 1895 qui contrairement aux fameuses lettres à Fliess auxquelles il est joint, comme il lui était adressé, n'a pas été censuré par ses éditeurs. Certaines fautes dans la lecture du manuscrit que porte l'édition allemande, témoignent même du peu d'attention porté à son sens.

Il est clair que nous ne faisons dans ce passage que ponctuer une position, dégagée dans notre séminaire.

2 (Popup - Popup)

¹²¹ Thérèse d'Avila, *Le Livre de la Vie*, ch. 20, § 18, p. 147 in *Œuvres Complètes*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1995.

3 (Popup - Popup)

¹²² Thérèse d'Avila, *Le Château Intérieur*, VI^e Demeures, ch. 4, § 2, p. 1083, in O.C., Paris, Les Éditions du Cerf, 1995.

4 (Popup - Popup)

¹²³ Thérèse d'Avila, *op. cit.*, ch. 4, § 16, pp. 1089-1090.

5 (Popup - Popup)

¹²⁴ Thérèse d'Avila, *op. cit.*, ch. 6, § 1, pp. 1095-1096.